

Michel LAXENAIRE

*Professeur de Psychologie médicale et de psychothérapie, Centre Hospitalier
Universitaire de Nancy*

L'art de Gallé a-t-il été influencé par l'Ecole hypnologique de Nancy ?

Tout le monde est d'accord pour admettre que Nancy a joui d'un exceptionnel rayonnement à la fin du XIX^e siècle ; rayonnement qui ne peut être comparé qu'à celui de Vienne à la même époque. Les deux villes s'illustrèrent l'une et l'autre par une floraison d'artistes et de scientifiques qui eurent en commun d'être des esprits curieux, décidés à explorer les domaines inconnus de leur art ou de leur science et à expérimenter des techniques radicalement nouvelles. A Vienne, Freud, à l'encontre des idées reçues, découvrit l'inconscient et, à Nancy, Hippolyte Bernheim, délaissant le terrain solide de la méthode anatomo-clinique alors en plein succès, ne craignit pas de s'aventurer sur le terrain mouvant de l'hypnose et si Freud fut bien le père de la psychanalyse, Bernheim peut être considéré comme le pionnier de la psychothérapie moderne et de façon plus lointaine de la médecine psychosomatique.

Or, à l'époque où Gallé concevait et créait ses plus belles œuvres, Bernheim, son concitoyen, était le chef d'une Ecole d'hypnologie connue dans la France entière, et qui était à l'époque en train de polémiquer violemment avec la prestigieuse Ecole de la Salpêtrière. Les deux hommes se connaissaient, se fréquentaient, s'appréciaient et, bien que le domaine artistique soit très éloigné de celui de la médecine, il n'est pas illogique de se demander si les travaux de Bernheim sur l'hypnose n'eurent pas, de façon directe ou indirecte, une influence sur les intuitions créatrices de Gallé. On ne peut qu'être frappé, en effet, par la similitude d'appellation entre l'art de Gallé, qualifié « d'art nouveau » et la psychologie de Bernheim, retenue par l'histoire comme « la psychologie

nouvelle ». Cette idée de nouveauté, qui s'applique à l'artiste comme au médecin, prouve que ces deux hommes sont apparus à leurs contemporains et à la postérité comme des novateurs en rupture avec leur temps et qu'ils avaient en commun un même désir de créer de la nouveauté dans les domaines respectifs où ils avaient choisi d'exercer leurs talents.

Il n'est pas moins curieux de constater que ce qualificatif de « nouveau » leur est resté attaché au fil du temps, alors même que l'un et l'autre étaient supplantés ou dépassés par des formes d'art et des conceptions psychologiques plus récentes et plus modernes : l'art de la fin du XIX^e siècle est toujours considéré comme « l'art nouveau » et les découvertes de Bernheim sur l'hypnose comme « la psychologie nouvelle ». Ce destin commun inciterait, à défaut d'autres raisons, à se poser la question des rapports qui ont pu exister entre ces deux grandes figures du passé nancéien. Et c'est cette question qui sera au centre de cet exposé, dans lequel j'essaierai de rappeler d'abord les liens, tels qu'ils sont connus aujourd'hui, qui existèrent entre l'artiste et le médecin, puis de décrire ce que furent les grands principes de l'Ecole hypnologique de Nancy pour conclure sur la nature de l'influence qu'a pu exercer l'hypnose, telle que la concevait Hippolyte Bernheim, sur Emile Gallé.

Que sait-on des rapports de Gallé et de Bernheim ?

Les deux hommes étaient nancéiens, Gallé de souche et Bernheim d'adoption. Ils étaient sensiblement du même âge, Bernheim étant un peu plus vieux, puisque né en 1840 et Gallé en 1846. François Le Tacon, dans la biographie exhaustive qu'il vient de consacrer à Emile Gallé, apporte la preuve que les deux hommes devaient être liés par une certaine familiarité. « La famille Bernheim, écrit-il, est proche des Gallé ; Gabrielle Bernheim, la nièce du médecin, est l'amie des filles d'Emile Gallé ; elle était aussi la nièce de Roger Marx, le fidèle ami d'Emile Gallé. Hippolyte Bernheim et Emile Gallé ont étroitement collaboré à l'Université populaire, au journal *L'Etoile de l'Est* et à la ligue des droits de l'homme et du citoyen ». J'ajoute qu'ils devaient partager les mêmes idées politiques puisqu'ils furent tous les deux d'ardents défenseurs de Dreyfus. Bernheim aurait été, par ailleurs, un des médecins traitants de Gallé, car dans ses écrits, celui-ci fait allusion à une consultation auprès de lui et d'un autre médecin, le professeur Weiss, à une époque où il souffrait d'anémie.

L'un est l'autre ont publié des articles dans *La Lorraine artiste* et c'est par l'intermédiaire de cette revue que Gallé aurait pris connaissance de la querelle qui

faisait rage alors entre Charcot et Bernheim. C'est également à travers les articles de cette revue qu'il se serait enthousiasmé pour les conceptions révolutionnaires de Bernheim sur l'hypnose. Il reconnaît même à plusieurs reprises dans ses écrits que les théories de Bernheim ont eu une influence sur son inspiration artistique mais sans préciser ses modalités ni les formes qu'elle a pu prendre. Si l'on en croit une anecdote rapportée par François Le Tacon, il devait même les considérer avec un certain humour puisqu'il suggéra un jour à l'horticulteur Victor Lemoine « de faire endormir un de ses bégonias par le Dr. Liébeault pour le persuader de sentir la rose ! »

Selon Lucie, l'une des deux filles de Victor Lemoine, qui fut l'épouse d'Emile Coué, Gallé et Bernheim se seraient rencontrés dans les salons de Monsieur de Brabois, à une époque où n'avait pas encore éclaté l'affaire Dreyfus. Le salon était alors fréquenté également par le docteur Liébeault, dont je vais bientôt parler, par Stanislas de Gaïta, le maître de l'occultisme, par le Docteur Henri Beaunis, disciple de Bernheim et enfin par Maurice Barrès. L'accueil était assuré par Henriette de Brabois et la comtesse de Martel de Janville, plus connue en littérature sous le nom de Gyp.

Sans vouloir mettre en cause le témoignage de Lucie Lemoine, il semble toutefois que les dates de ces rencontres restent un peu imprécises. Dans une biographie récente, en effet, que Willa Silverman a consacré à la Comtesse de Martel, et dont le titre est *La dernière des Mirabeau*, il n'est fait aucune allusion à de telles rencontres. C'est peut-être un oubli de la part de la biographe mais ce dont on est sûr c'est que la Comtesse de Martel a quitté Nancy pour Neuilly en 1879 et que c'est seulement là, entre 1886 et 1890, qu'elle a tenu salon et rencontré Maurice Barrès. Quand elle habitait Nancy, Barrès, qui avait 13 ans de moins qu'elle, était encore lycéen à La Malgrange et son fils, Philippe, a raconté en 1932 dans *Les Nouvelles Littéraires* « qu'à l'époque où il était lycéen, son père admirait la Comtesse mais de loin, aux représentations du cirque dans la loge centrale où venaient la saluer les écuyères qui connaissaient son amour des chevaux ».

Gyp et Barrès ne devinrent inséparables qu'un peu plus tard et entretenirent alors une abondante correspondance et une relation suivie, dont on a dit, mais sans preuve certaine, qu'elle n'était peut-être pas que littéraire. Ce qui est sûr c'est qu'ils s'enflammèrent l'un et l'autre pour le Boulangisme puis contre Dreyfus. Ce qui n'était guère pour plaire à Gallé et à Bernheim ! Mais à l'époque ils auraient sans doute de toute façon rompu tous rapports avec des personnes dont les idées politiques étaient aux antipodes des leurs.

De tous ces témoignages, ce qui reste sûr cependant, c'est que Bernheim et Gallé, sans être des intimes, se connaissaient, appréciaient leurs œuvres et leurs

travaux réciproques et militaient pour les mêmes causes politiques. L'un et l'autre étaient des humanistes.

L'Ecole hypnologique de Nancy

Ceci dit, pour pouvoir comprendre l'engouement qu'a pu éprouver Gallé pour les théories de Bernheim, il faut rappeler brièvement ce que fut cette autre Ecole de Nancy dont le renom fut en son temps presque aussi considérable que celui de l'Ecole artistique.

C'est l'hypnose qui a fait son renom et sa célébrité. Le terme avait été forgé par un médecin anglais, James Braid, en 1854, à partir du grec *hypnos*, qui signifie sommeil, car à l'époque tout le monde pensait qu'il s'agissait d'un sommeil provoqué. Sur ses origines, on émit les hypothèses les plus fantaisistes et une des plus tenaces fut celle qui incriminait un fluide magnétique circulant entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé. C'est Mesmer, un médecin autrichien, un peu charlatan, qui avait proposé cette hypothèse hasardeuse. Dans le Paris pré-révolutionnaire de 1780, il « magnétisait » les femmes et les hommes de l'aristocratie autour d'un baquet rempli de limaille de fer et provoquait chez les participants des crises qui frisaient l'indécence. Condamné par la Faculté, il dut s'enfuir en Allemagne mais il fit de nombreuses émules, dont le Marquis de Puységur qui, abandonnant le magnétisme ne parla plus que de somnambulisme. L'hypnose tomba ensuite entre les mains de bateleurs de foire qui hypnotisaient en public de jolies jeunes femmes à qui ils commandaient, quand elles étaient dans un état somnambulique, de prendre des poses suggestives ou patriotiques. Après la guerre de soixante dix, une hypnotisée s'était rendue célèbre en incarnant dans des poses vengeresses Metz et Strasbourg résistant à l'occupant prussien ! (J. Carroy)

Le premier mérite de l'Ecole de Nancy fut de sortir l'hypnose des baraques de foire et de lui redonner un statut scientifique. Celui qui accomplit ce premier travail fut un modeste médecin de campagne, en fait le véritable créateur de l'Ecole de Nancy, Auguste Ambroise Liébeault. Lorrain né à Favières, le 16 septembre 1823, dans une grosse ferme qui porte toujours une plaque en son honneur, il avait fait des études de médecine à Strasbourg, après avoir abandonné le séminaire pour lequel il ne se sentait pas de vocation, et s'était installé à Pont-Saint-Vincent. Il y exerça d'abord la médecine de façon tout à fait classique, jusqu'à ce que, saisi par le démon de l'hypnose qui le hantait depuis sa jeunesse, il décide, en 1864, de quitter son village pour venir s'installer à Nancy et de

changer sa plaque de médecin pour celle de guérisseur. Dès lors, il ne soigna plus ses patients que par l'hypnose et, comme il n'acceptait pour paiement que ce qu'on voulait bien lui donner, sa salle d'attente ne désemplissait pas et ses confrères le traitaient de fou !

Sa méthode hypnotique était simple : il demandait à ses patients de le fixer dans les yeux pendant qu'il leur répétait d'une voix incantatoire : « Vous avez sommeil, de plus en plus sommeil, vous allez bientôt dormir ». Dès qu'il jugeait le sommeil suffisamment profond, il assurait ses hypnotisés qu'ils n'avaient plus mal nulle part et que leurs symptômes et leur maladie avaient disparu. La plupart, subjugués par des affirmations aussi péremptoires, se déclaraient guéris. C'étaient pour la plupart de pauvres gens, habitués à obéir à ce qu'on leur commandait.

Le docteur Liébeault a laissé un livre où il expose ses idées et sa méthode et qui porte, selon la mode du temps, un titre interminable : *Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*. La légende veut que l'ouvrage ne se vendit qu'à 5 exemplaires.

Et l'Ecole de Nancy n'aurait sans doute jamais été une Ecole si un jour le Professeur Bernheim n'avait rencontré le docteur Liébeault et ne s'était enthousiasmé pour sa méthode. Alsacien né à Mulhouse, Hippolyte Bernheim était, en effet, un personnage de toute autre envergure que Liébeault. Après de brillantes études de médecine à Strasbourg, où il avait été nommé agrégé de médecine en 1867 mais, après la défaite de 1870, il avait quitté l'Alsace par patriotisme et était venu à Nancy dans la Faculté qui venait d'y être créée en remplacement de celle de Strasbourg. Il y fut nommé Professeur de clinique médicale en 1878 car, contrairement à ce qu'on croit parfois, il était médecin et non psychiatre. Au moment de sa rencontre avec Liébeault, il avait même commencé à acquérir une certaine célébrité pour des travaux sur la fièvre typhoïde et les affections cardiaques.

La rencontre entre les deux hommes se produisit en 1882, à l'occasion d'un succès thérapeutique de Liébeault que Bernheim ne s'expliquait pas. Intrigué, le Professeur fit ce que beaucoup de ses collègues n'auraient sans doute jamais fait, il alla voir celui que la rumeur publique considérait comme un fou ou un charlatan et s'enquit de sa méthode. Et ce fut pour lui une révélation car, à partir de cette époque, il imposa l'hypnose dans son service et en popularisa la pratique, en la soumettant à de multiples expériences scientifiques dont il publia les résultats dans les revues scientifiques et au cours d'exposés dans les congrès nationaux et internationaux. Il écrivit plusieurs livres qui eurent un grand retentissement et fit, à partir de ses expériences sur l'hypnose, des découvertes majeures sur les aspects inconscients du psychisme.

Freud vint voir Bernheim à Nancy, en 1889, et fut fortement impressionné par ses expériences sur les suggestions post hypnotiques. Dans *Ma vie et la psychanalyse*, que l'on considère comme son livre de mémoires, il reconnaît loyalement le tribut qu'il doit à Bernheim et lui rend hommage par un aveu qui touche toujours beaucoup les nancéiens : « Dans l'intention de parfaire ma technique hypnotique, écrit-il, je partis, l'été de 1889, pour Nancy, où je passai plusieurs semaines... Je fus témoin des étonnantes expériences de Bernheim sur ses malades d'hôpital et c'est là que je reçus les plus fortes impressions relatives à la possibilité de puissants processus psychiques demeurés cependant cachés à la mémoire des hommes ». Cette phrase a incité certains historiens de la psychanalyse à se demander si le concept d'inconscient n'était pas né à Nancy, de la rencontre de Freud avec Bernheim. Il serait hasardeux de l'affirmer bien que la filiation de l'hypnose et de la psychanalyse ne soit plus à démontrer.

Dans son *Histoire de l'inconscient*, Henri Ellenberger décrit Bernheim comme un homme de petite taille, à la voix douce mais persuasive qui avait conservé un fort accent alsacien et hypnotisait, dit-on, de façon très autoritaire. Il avait beaucoup de prestige parmi ses malades et André Cuvelier en donne la preuve par une anecdote assez amusante. Il avait pu encore au début de sa carrière, interviewer la sœur Marie, qui en était, elle, à la fin de sa vie et qui avait été attachée au service de Bernheim. Elle lui avait dit : « Lorsque j'entendais les pas du maître dans le couloir, il me suffisait d'annoncer à voix forte : le Professeur Bernheim arrive, pour que tous les malades sombrent dans le sommeil. Un jour, aurait ajouté la sœur, je me suis trompée en entendant des pas qui n'étaient pas ceux du Professeur mais tout le monde dormait quand même ! ».

Reste à essayer de savoir ce qui, dans l'œuvre de Bernheim, a pu influencer Emile Gallé. A n'en pas douter c'est ce que celui-ci a élaboré sous le nom d'idéodynamisme.

De quoi s'agit-il ? Dans l'ouvrage qu'il publia, en 1886, intitulé *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, ouvrage qui donna le véritable coup d'envoi à l'Ecole de Nancy, Bernheim affirme que « l'hypnose n'est pas un état pathologique propre aux hystériques mais un effet de la suggestion et que tout le monde peut en subir les effets » (Henri Ellenberger, p. 77). Or Charcot, à Paris, pensait et soutenait exactement l'inverse. Ce fut là l'origine de la célèbre querelle entre les deux Ecoles. Bernheim sortit vainqueur de la controverse parce qu'il avait le premier compris le pouvoir extraordinaire que donne une forte personnalité sur une plus faible. Or ce pouvoir, il est dû uniquement au phénomène de la suggestion : hypnotiseur d'un côté, suggestionné de l'autre. Le second tombe au pouvoir du premier, on pourrait aussi dire sous son charme, et il est prêt à croire et à faire tout ce que l'hypnotiseur lui dit de croire

et de faire.

La suggestibilité, explique Bernheim, est un phénomène universel qui conditionne le passage mystérieux de la pensée à l'action, du psychique au physiologique ou, comme le disait déjà le vieux Liébeault dans le titre interminable de son livre, « du moral au physique ». En d'autres termes, argumente Bernheim, la suggestibilité conditionne « l'aptitude à transformer une idée en acte ». Ce qui constitue la définition même de l'idéodynamisme. « Il y a chez les sujets hypnotisés ou impressionnables à la suggestion, écrit-il, une aptitude particulière à transformer l'idée reçue en acte... » Et il poursuit, ajoutant : « L'exaltation de l'excitabilité idéo-motrice est à l'origine de la transformation inconsciente, à l'insu de la volonté, de l'idée en mouvement... L'exaltation de l'excitabilité idéo-sensitive ou idéo-sensorielle transforme inconsciemment l'idée en sensation ou en image » (D. Barrucand).

Ce vocabulaire a un peu vieilli mais il est facile de le traduire en langage moderne en disant que Bernheim utilise la suggestion pour établir une relation de causalité entre l'idée et les sensations ou les perceptions. Les sensations visuelles, par exemple, se traduisent, chez l'hypnotisé, par des actes, des mouvements, des actions. Bernheim soutient que même les hallucinations sont universelles et qu'il n'y a pas de frontières nettes entre monde intérieur et réalité extérieure, entre subjectif et objectif. En état de suggestion et de somnambulisme, le sujet accroît sa suggestibilité et ce que Bernheim appelle sa « créditivité », c'est-à-dire sa faculté de croire, sous-entendu à tout ce qu'on lui dit. Cette faculté, pense-t-il, est universelle bien qu'inégalement partagée entre les individus mais l'hypnose répétée suffit à la renforcer considérablement. Elle est alors capable de faire surgir à la limite de la conscience des souvenirs et des associations d'idées qui ne se produiraient jamais à l'état normal.

Voilà comment on peut résumer, de façon certes un peu synthétique, la théorie bernheimienne de l'idéodynamisme. Freud admet que cette théorisation lui a permis d'expliquer la survenue, au cours de l'analyse, de souvenirs latents jusque là confinés dans l'inconscient et inaccessibles à la conscience. Il a développé de son côté une théorie voisine, dite « des états hypnoïdes », sortes d'états limite entre la veille et le sommeil où les associations arrivent à la conscience sans obéir aux règles de la logique, un peu à la manière de ce qui se passe dans le rêve ou dans les états hypnagogiques, ces phénomènes visuels qui surviennent de façon anarchique au moment de l'endormissement.

Sur le plan artistique, la richesse des associations visuelles qui surviennent au cours des états hypnoïdes n'échapperont pas aux surréalistes qui tenteront plus tard de les recréer artificiellement par l'écriture automatique. On sait qu'ils en ont tiré des effets artistiques certains par le surgissement d'associations bizarres dont

la plus célèbre est encore celle de Lautréamont : « la rencontre sur une table de dissection d'un parapluie et d'une machine à coudre ».

Comment l'idéodynamisme de Bernheim a influencé Gallé

Sans vouloir forcer les choses, ne pourrait-on avancer l'hypothèse que, surréaliste avant la lettre, Emile Gallé aurait pu chercher lui aussi, en s'inspirant de l'idéodynamisme de son ami Bernheim, à recréer en lui des états hypnoïdes ou semi somnambuliques capables de favoriser, de provoquer ou même de diriger son inspiration artistique ? C'est à la fois le problème et toute la question.

Une réponse positive lui a été donnée par une professeur d'histoire à l'Université de Californie, Debora Silverman, spécialiste de l'histoire sociale, culturelle et esthétique du XIX^e siècle, qui a consacré, en 1989, un ouvrage très documenté à *L'art nouveau en France*, dans lequel elle examine notamment le cas de Gallé et les mystères de son intuition créatrice. Il convient donc d'examiner sa thèse avec soin car sa démonstration apparaît comme très documentée.

Elle commence par rappeler que Gallé avait très jeune manifesté une véritable fascination pour la nature et l'art floral. Elevé dans le sérail, puisque son père dirigeait déjà une manufacture de faïence et de verrerie de luxe, il avait été envoyé se former au dessin et à la décoration à Meisenthal en Sarre puis à Weimar en Saxe. Son apprentissage fut malheureusement interrompu par la guerre de 1870, au cours de laquelle il s'était engagé dans les armées de la république. Devenu par la suite nationaliste et germanophobe, il avait décidé de couper tout contact avec les prussiens devenus des ennemis et de ne plus choisir désormais ses motifs décoratifs que dans le répertoire floral français !

C'est à peu près à cette même époque qu'il découvrit le culte des japonais pour une nature transfigurée par l'art et qu'il se mit à chercher des corrélations symboliques entre la nature qu'il aimait et les mystérieuses profondeurs qu'explorait non loin de lui par l'hypnose le Professeur Bernheim. Dès le début de sa carrière, il adopta, à la fois par goût personnel et du fait des influences qu'il avait reçues, une position résolument anti-positiviste, pensant que la mission de l'artiste était de tenter de « capter l'impalpable et d'évoquer la vie et l'âme latente sous l'enveloppe qui les recouvre », ce qui d'une certaine façon était aussi le but que s'était fixé Bernheim.

« Dans ses écrits, écrit Debora Silverman, Gallé insiste souvent sur l'absence

de frontières entre la nature animée et inanimée et il décrit les plantes et les fleurs comme des femmes souriantes, consolatrices et séductrices avec la douceur de leur belle peau et la diversité de leur robe ». Elle voit dans de tels rapprochements l'influence des dessins de Jean Isidore Granville, cet autre nancéien célèbre qui avait vécu quelques dizaines d'années avant lui, ce qui paraît vraisemblable, bien qu'aucun document ne le confirme.

Ce qui est certain, en revanche, c'est que Gallé portait déjà en lui une vision symboliste de son art. Il était un grand admirateur de Baudelaire et de l'École symboliste, qui prenait le contre-pied du sens commun et de l'esprit scientifique et préconisait de se laisser envahir par l'expérience passive et indivisible du moi et du monde, une forme de communion intime et indifférenciée avec la nature très proche de l'auto hypnose. Gallé avait été aussi l'ami du Comte Robert de Montesquiou, un des modèles de Des Esseintes, le héros du roman de Huysmans, *A rebours* et il avait dû en subir l'influence très « décadente », selon le mot à la mode. Comme Montesquion, il considérait sans doute que « le monde extérieur des formes et de la vie organique n'avait pas de frontières précises avec le monde intérieur de la psyché et que l'art reposait sur l'ambiguïté de la suggestion plutôt que sur la clarté de la description ».

« Dans certains de ses écrits, Gallé montre qu'il est fasciné par l'instable, le fluide et les qualités visuelles de l'esprit, dont le Pr. Bernheim prétendait qu'ils façonnaient la réceptivité de l'homme à la suggestion et à l'hypnose ». Un numéro de 1890 de *La lorraine artiste* apporte des arguments à cette remarque en établissant un lien entre les nerfs de l'homme et les racines des arbres. Sur sa page de garde, on voit un homme nu arrachant vigoureusement des racines qui s'enroulent autour de lui en prenant la forme d'un réseau de nerfs. Le symbolisme des nerfs, dont les fonctions étaient encore mal connues, avait, en effet, conduit les psychiatres de l'époque à qualifier de névroses, c'est-à-dire de dégénérescence des nerfs, des affections psychologiques qui n'avaient rien à voir avec le fonctionnement des nerfs au sens anatomique du terme.

Debora Silverman pense, enfin, trouver des arguments probants en faveur de sa thèse par l'analyse qu'elle fait du célèbre tableau de Gallé par Prouvé. On y voit l'artiste « regardant attentivement le vase qu'il tient dans sa main gauche, tandis que de la main droite il tient une pointe à graver dans l'instant qui précède son application à la surface du verre ». L'ambiance, les objets, les fleurs, les plantes qui entourent Gallé auraient, selon elle, un aspect flou et ambigu, ce qui la à voir dans cette confrontation de l'artiste avec son environnement, la preuve que Gallé se trouverait dans un état second, une sorte d'hypnose créatrice, où il serait prêt à traduire en acte le flux de ses sensations intérieures. Elle écrit : « Le vase agit sur lui comme un agent hypnotique, suscitant l'état clinique étudié par

Bernheim, la suggestion par la vue ».

Il n'est guère possible de la suivre jusque là. Pour la simple raison qu'il s'agit d'un tableau et non d'une photographie et que, si Gallé avait été en état d'hypnose, c'est Prouvé qu'il aurait fallu rendre responsable de cette interprétation et non Gallé lui-même. L'attitude qu'il a donnée à l'artiste est l'interprétation d'un autre artiste et non l'observation d'un clinicien. Si Gallé a eu recours à l'hypnose, ce n'est pas à partir d'un tableau, qui en dit plus long sur le peintre que sur le modèle, qu'on peut en trouver la preuve.

*

* *

Dans ces conditions que conclure de la thèse de Debora Silverman ? Qu'elle est plus séduisante que vraisemblable et plus le fruit de son imagination que de la réalité. Bernheim et Gallé furent, c'est vrai, contemporains, habitants de la même ville au moment de son plus grand bouillonnement artistique et culturel. Ils furent, sinon des amis, du moins des familiers, partageant les mêmes opinions politiques et les mêmes idéaux humanitaires. Les recherches du premier sur l'hypnose coïncident avec les intuitions du second sur les nécessités d'un art nouveau. Il est donc normal de rapprocher ces deux grands esprits, aussi originaux l'un que l'autre, tenaillés par le même désir de découvrir, de sortir des sentiers battus et de laisser un nom dans l'avenir mais de là à imaginer que Gallé ait pu avoir recours aux techniques hypnotiques de Bernheim pour favoriser ses facultés de création, il y a un pas difficile à franchir. Gallé n'avait certainement pas besoin d'un tel adjuvant pour créer les somptueux vases qu'il a légués à la postérité. C'était un artiste, et parmi les plus grands, et cela suffit à la qualifier.

Ce qui est vrai, en revanche, c'est que Bernheim, le médecin, avait choisi d'explorer une certaine marginalité de la médecine et que Gallé, l'artiste, avait engagé son génie créateur dans une certaine marginalité de l'art. Tous deux ont réussi puisque, aujourd'hui encore, on s'interroge sur la nouveauté dont chacun est devenu comme le symbole. Et, en fin de compte, n'est-ce pas ce regard neuf, porté par chacun d'eux sur le domaine que le destin lui avait confié, qui les rassemble le plus ? S'il y eut influence de l'un sur l'autre, Gallé seul aurait pu le dire mais il n'a laissé aucun document convainquant en faveur de cette hypothèse. On peut donc considérer que la thèse de Debora Silverman est séduisante mais qu'elle manque de fondements. Pour les artistes, comme pour le reste des hommes, « le vent souffle où il veut » et il serait dangereux d'oublier que l'acte créateur reste l'acte le plus mystérieux de la création et que les explications de la raison ne pourront jamais y tenir qu'une place bien mineure.

Bibliographie

D. BARRUCAND, *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, PUF, 1967, 236p.

H. BERNHEIM, *De la suggestion*, Paris, Albin Michel, 1916 ; Paris, Retz, 1975, 214 p.

J. CARROY, *Hypnose, suggestion et psychologie*, Paris, PUF, 1991, 269 p.

A. CUVELIER, *Hypnose et suggestion, de Liébeault à Coué*, Nancy, PUN, 1987, 147 p.

H. ELLENBERGER, *A la découverte de l'inconscient*, Villeurbanne, Simep, 1974, 759 p.

G.-J. FELLER, *Le docteur Liébeault apôtre de l'hypnose*, Metz, éd. Serpenoise, 2003, 201 p.

S. FREUD, *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, NRF, Coll. Idées, 1950, 184 p.

F. LE TACON, *Emile Gallé, Maître de l'art nouveau*, Strasbourg, La nuée bleue, 2004, 300 p.

D.-L. SILVERMAN, *L'art nouveau en France*, Paris, Flammarion, 1989, 383 p.

W.-Z. SILVERMAN, *Gyp, la dernière des Mirabeau*, Paris, Perrin, 1998, 307 p.

